

Le Journal de la Côte des Pyrénées

ABONNEMENTS	
Pau, Département de la Gironde	Un an, 12 fr. Six mois, 7 fr. Trois mois, 5 fr.
Autres Départements et Colonies	— 18 fr. — 10 fr. — 6 fr.
Etranger	— 20 fr. — 12 fr. — 8 fr.

Les Abonnements sont payables d'avance ; ils sont annulés sans frais de l'abonné

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A PARIS, à l'Agence HAVAS, 6, Place de la Bourse, et à la SOCIÉTÉ EUROPÉENNE DE PUBLICITÉ,
10, Rue de la Victoire. — A BORDEAUX, à l'Agence HAVAS
A PAU, aux Bureaux du Journal.
L'Administration décline toute responsabilité en ce qui concerne les Annonces et la Revue Financière

PUBLICITÉ	
Années Judiciaires	0.20 la ligne
Années Commerciales	0.30
Régionales	0.60

Les insertions ne sont admises que sous réserve

La Semaine Politique

Il semble que l'on soit arrivé à un moment décisif où toute conjecture serait téméraire.

En l'absence de nouvelles particulières du front, une attention inquiète se concentre autour de la Méditerranée, redevenue comme autrefois le lieu géométrique de l'humanité. A en croire les journaux, l'intervention militaire de l'Italie est devenue inévitable. Une grande agitation règne en ce pays et l'on s'y sent une vaillance extraordinaire depuis que l'adversaire éventuel est à peu près réduit à merci.

N'oublions pas qu'en fait d'informations, chacun y met un peu de ce qu'il désire et qu'il pourrait très bien se faire que les ardeurs des *irredentisti* sachent attendre, comme elles l'ont fait jusqu'ici, l'occasion favorable.

Et, vraiment, on ne peut demander à nos voisins de partir en guerre comme s'ils n'avaient d'autre raison que de tendre pour la France ou pour l'Autriche.

Il est permis de penser que, tout au moins, les Etats balkaniques dont les destinées nous font bouillir, nous ne pouvons, l'Italie qu'elle l'issue de la grande entreprise du forment de Dardanelles. Si, comme il est probable, les efforts et les sacrifices considérables de la flotte nous ouvrent la porte de Constantinople, alors s'effectueront vite les ralliements attendus et nous entrerons dans la seconde phase, qui peut être foudroyante, de cette grande guerre.

Si les Turcs n'avaient pas accumulé contre leur domination tant d'opprobres et tant de haines, il faudrait les plaindre, d'avoir été, par la sorcellerie de quelques aventuriers, sacrifiés à l'intérêt de l'Allemagne et de l'Autriche et dépourvus de leur dernière possession européenne.

Puisse leur malheur, d'ailleurs, leur mériter, doit entraîner celui des deux nations de proie qui les avaient asservis, réjouissons-nous et ne pensons qu'à ce grand fait qui se prépare : le Musulman rejeté en Asie ; l'Asie de près de cinq siècles de l'Asie et d'oppression.

Quel Tasse ou quel Camoëns pourrait chanter cette nouvelle épopée !

Toutes les fois qu'ils prennent la parole, les membres du gouvernement, hier encore le Président du Conseil au Trocadéro, affirment la volonté absolue, irréfutable, de la France, de ne pas faire de paix honteuse et de ne déposer les armes qu'une fois accomplie la tâche nécessaire : « Refouler la patrie belge l'agresseur, restaurer pour elle-même l'intégralité de son unité territoriale, briser d'un effort commun le militarisme prussien, libérer l'Europe... »

Cette insistance à rappeler sans cesse notre devoir et l'étroite unité des alliés à cet endroit, a pour but, on le comprend, de répondre aux manoeuvres et aux insinuations, assez grossières d'ailleurs, par lesquelles nos ennemis voudraient rompre le faisceau de la Triple Entente. Il est évident qu'entendant le même langage en Russie, en Angleterre et en France, les Allemands doivent se le tenir pour dit.

L'Amitié des Tranchées

doit survivre à la Guerre

Un monde nouveau va commencer. Les hommes d'aujourd'hui, dans leur cœur et, dès aujourd'hui, dans leur imagination publique, d'innombrables hommes tout neufs viennent de naître à la vie.

Quelle sera la France de demain ? Ce n'est pas une question vaine. Ce n'est pas une préoccupation sans cœur. Nous désirons dire à ceux qui souffrent : Vous le souffrez pas pour une cause ingrate, et le rivage où vous allez aborder, après tant d'efforts effroyables, vous offre des paysages de repos, de bonheur. Oui, plusieurs jours, demain, le but de la vie nationale ? Quelle existence allons-nous mener ?

En 1871, surtout, on se demandait. On voulait la cause sur la vie de l'Allemagne. Cette fois, c'est encore aux vainqueurs que nous devons ressembler. Aux vainqueurs ? C'est-à-dire à nos fils, à nos frères, à nos défenseurs. Il faudra que nous gardions après l'épreuve quelques-uns des vertus de la France dans les tranchées. Nos modèles sont nos soldats.

La France attend d'eux un double salut : sa réforme après sa revanche. Tous ces républicains, tous ces territoriaux, tous ces combattants vont retrouver citoyens et comme tels, chacun d'eux dans son bourg, fort de ses services, de son expérience et de sa gloire, parlera avec une autorité souveraine.

Ce qui se sent. La responsabilité de ce main hante au fond des tranchées, dans leurs postures sévères, l'esprit des soldats et des officiers les plus nobles, les plus purs, les plus parfaits, les plus saints, les plus idéaux, héros par leur vie de sacrifice.

Quelle France va naître des tranchées ? C'est dans les services de l'armée, dans son état d'esprit, dans sa génie, dans sa dévouée à tout créer ou perfectionner, dans ses vertus et dans ses improvisations, dans son esprit de quelques aventuriers, sacrifiés à l'intérêt de l'Allemagne et de l'Autriche et dépourvus de leur dernière possession européenne.

Puisse leur malheur, d'ailleurs, leur mériter, doit entraîner celui des deux nations de proie qui les avaient asservis, réjouissons-nous et ne pensons qu'à ce grand fait qui se prépare : le Musulman rejeté en Asie ; l'Asie de près de cinq siècles de l'Asie et d'oppression.

Quel Tasse ou quel Camoëns pourrait chanter cette nouvelle épopée !

Toutes les fois qu'ils prennent la parole, les membres du gouvernement, hier encore le Président du Conseil au Trocadéro, affirment la volonté absolue, irréfutable, de la France, de ne pas faire de paix honteuse et de ne déposer les armes qu'une fois accomplie la tâche nécessaire : « Refouler la patrie belge l'agresseur, restaurer pour elle-même l'intégralité de son unité territoriale, briser d'un effort commun le militarisme prussien, libérer l'Europe... »

s'enlaidissent sous la mitraille au bord de l'abîme tout noir, il y a autre chose que dans nos amitiés faciles, dées d'une vie agréable. J'y distingue un élément profond et primitif ; ces jeunes gens menacés s'appuient l'un à l'autre avec confiance, après avoir pesé leurs vortus guerrières. Nous touchons là, j'en suis certain, à des états premiers à une loi naturelle ou divine, relevés au-dessus de nos divisions, et dont nos camarades les plus délicats ne peuvent être que une survivance très affaiblie, l'ombre d'une ombre. L'autre jour, il me semblait que le géniesement d'un orgue réveillait toute l'obscurité nef de la cathédrale. C'était une image qui s'imprimait dans ma conscience, une image trouvée au cours d'un récit écrit par Henri Massis sur l'infirmité d'un fils blessé. Massis nous a dit, dans son récit, avant la sortie de la tranchée française, pour l'instinct sur la tranchée ennemie : « Nos hommes entaillaient avec leurs pelles la paroi ; ils aménageaient les gradins qui leur servaient à bondir du sillon. Une volonté unanime les pressait... Puis ils se font de hautes confidences, des promesses pures ; quelques-uns s'étreignent... Instantanément, l'homme se confie à l'homme, se confie à la communauté humaine inconsciente, dont le souvenir, jusqu'à la mort, illumine nos âmes ! Et dans cette ferveur, ils travaillent, nettoient leurs fusils, les chargent, ajustent la batonnette... »

Songez à de telles minutes ! Basevez de les réaliser en vous. Comme elles balayent tous les dissentiments de surface ! Après cela, faut-il-t-il de nous, se quereller, s'ignorer, se haïr, et me les soient les moyens réguliers de la vie politique ? Reconnaissons-nous à laisser inemployées dans nos cœurs les prédispositions que nous avons à collaborer fraternellement ? Je crois que ceux qui reviennent de la guerre ne s'entendront pas avec ceux qui ne l'ont pas faite, et qu'il y aurait une censure, si l'on voulait renouveler le système des excitations à la haine, comme un moyen de gouvernement. Après cela, nous aurons besoin de la paix, non seulement aux Boches, mais dans l'intérieur même du pays, besoin physique, moral, intellectuel, et nous la voudrions nos lexigères. Plus de cette abnégation quotidienne qui trouble et irrite. Il faudra libérer, soustraire aux influences de la méchante politiquerie une grande part de l'activité française, qui, en province surtout, est avilie par une organisation de l'arbitraire électoral. Il faudra réformer nos formes de la manière qui permette la collaboration de la tranchée et de la République (Echo de Paris) Maurice Barres, de l'Académie française.

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A PARIS, à l'Agence HAVAS, 6, Place de la Bourse, et à la SOCIÉTÉ EUROPÉENNE DE PUBLICITÉ,
10, Rue de la Victoire. — A BORDEAUX, à l'Agence HAVAS
A PAU, aux Bureaux du Journal.
L'Administration décline toute responsabilité en ce qui concerne les Annonces et la Revue Financière

NOS GRANDS CHEFS

LE GÉNÉRAL FOCH

L'écryain distingué qui signe « Miles » a donné dans le « Correspondant » une série de silhouettes de guerre.

Voici plusieurs passages de l'article consacré au général Foch.

Les officiers qui se sont succédés à l'École de guerre entre 1896 et 1901 n'oublieraient jamais leur professeur de stratégie et de tactique générale.

Le lieutenant-colonel Foch ne devait pas être un homme de guerre, mais un homme de haut, le nez fin et droit, les yeux durs, les traits bien regardant bien en face. Il portait ses lunettes, avec autorité et conviction, d'une voix grave, rude, un peu monotone, alléguant ses phrases par son ton dans tous ses discours et dans ses conversations, puisant la discussion, faisant toujours appel à la logique, repoussant mille volontés aux expressions du langage mathématique ; paroles difficiles à suivre, tant son discours était riche en idées, mais retenant l'attention par la détermination de ses vues, autant que par son accent de sincérité. Le plus profond et le plus original des professeurs de l'École de guerre qui, cependant, à cette époque, dans son corps, les yeux durs, esprits très distingués et de brillants conférenciers, tel le lieutenant-colonel Foch apparaissait à ses élèves, tout près, dès l'entrée, à régler ses leçons et à accepter son impulsion.

Il naquit le 4 août 1851 à Tarbes, où son père était secrétaire général de la préfecture. En août dernier, il prenait donc 63 ans (l'âge en 1914) ses parents étaient plus forts et le plus pratique. Il fit ses premières études aux lycées de Tarbes et de Rodéz. A 12 ans, il devint « l'histoire du Consulat et de l'Empire », de Thiers.

Dans le quadrilatère, son professeur de mathématiques disait lui : « Esprit géométrique ! » et à l'école d'un polytechnicien. Jamais, chez lui, l'esprit géométrique ne fit l'objet à l'esprit de finesse.

Il fut nommé lieutenant-colonel en 1898, et y fut nommé lieutenant-colonel en 1900. Le général Bonnier avait, au moment de sa préparation à l'École polytechnique au collège Saint-Clément de Metz, qui a donné tant d'officiers de valeur. Il y fut si apprécié pour son travail et sa conduite que ses camarades lui décernèrent par vote le grand prix de sagesse.

qu'avaient ceux de l'intérêt de l'année, renvoyés plusieurs des professeurs. Il ne se laissa pas abattre par cette disgrâce imméritée. Lieutenant-colonel au 2^e à Lyon, puis nommé en 1903, au commandement du 3^e à Nancy, il s'y montra un chef accompli. Les succès de guerre qu'il eut dans cette période difficile où les opinions politiques bruyamment étalées faisaient plus pour l'avancement que les services rendus n'allaient pas sa sérénité, prédominait dans l'accomplissement de la tâche à des camarades moins persévérants.

En 1907, il passa enfin général de brigade. Après avoir commandé pendant quelques mois l'artillerie du 1^{er} corps à Orléans, il se vit enfin appelé au commandement de l'École de guerre.

En 1911, il reçut le commandement de la 13^e division. En 1912, M. Millerand lui donna le commandement de la 1^{re} armée, puis de la 8^e armée qu'il quitta à la fin de la guerre d'automne de commandant du 2^e à Nancy. C'est là que le trouva la guerre.

Il nous a dit dans sa autobiographie que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division. Il nous a dit que c'est à Nancy qu'il fut nommé général de division.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS DU SAMEDI 17 AVRIL

Samedi matin

Paris, 17 avril, matin.

A NOTRE-DAME-DE-LORETTE. Les Allemands ont contre-attaqué trois fois en préparant chaque contre-attaque par un violent bombardement. Ils ont été toutes les fois arrêtés net.

Ils ont échoué de même dans une tentative de contre-attaque AUX EPARGES, la nuit dernière.

AUX BOIS DE MORTMARE. Combat d'artillerie. Nous avons réduit au silence trois batteries et fait sauter un dépôt de munitions.

NOTRE AVIATION s'est montrée très active.

Dix bombes ont été jetées sur les ateliers du chemin de fer à la gare de Leopoldshöhe (est de Nimique), actuellement utilisés pour la fabrication des obus.

Dix obus ont été lancés sur la poudrerie

de Rothwell. Six ont porté. Une grande flamme rouge s'est élevée surmontée d'une épaisse fumée.

Les aviateurs ont reçu des éclats d'obus dans leurs appareils mais sont rentrés sains et saufs.

Quarante obus, dont la plupart ont porté, ont été jetés sur le central électrique de Metz. Cette nuit, douze obus ont éclaté dans la ville et sur les forts de Metz. Une épaisse fumée s'est élevée du bâtiment central.

Au retour nos aviateurs rencontrant trois avions ennemis ont donné la chasse et les ont forcés à atterrir. Ils n'ont eu aucun accident malgré une violente canonnade des forts de Metz.

Samedi soir

Paris, 17 avril, soir.

Rien n'a été signalé depuis le communiqué d'hier soir.

Lire la Dernière Heure en 2^{me} Page

Sur le Front

NOTRE VICTOIRE DES EPARGES

Les explications allemandes

Rotterdam, 16 avril.

Les pénibles efforts de dégager par des explications l'humiliation de la victoire française des Eparges démontrent combien cette victoire est sérieuse pour les Allemands.

La « Gazette de Francfort » a un titre très intéressant amusant. Elle déclare que le but de l'offensive française est d'envahir les avancées continuées des Allemands sur Verdun. Ainsi que dans un précédent communiqué, les Allemands ont refusé l'offensive actuelle, les Allemands ont suivi leur tactique, qui est de reculer pas à pas aux positions principales, mais en conservant en possession provisoire des tranchées, mais les arrêter, en même temps, à portée du feu de l'infanterie et de l'artillerie allemande et lui causant des pertes terribles.

SUR L'YSER

Londres, 16 avril.

On télégraphie de la frontière belge que l'ennemi commence une nouvelle attaque des positions belges sur l'Yser, au sud de Dixmude. Après avoir utilisé trois jours précédents pour amener des troupes fraîches, les Allemands espèrent maintenant forcer sur la rive gauche. Cela signifie de nouvelles hécatombes inutiles se préparent.

LES PERTES TOTALES ANGLAISES

Londres, 15 avril.

A la Chambre des communes, répondant à une question, M. Mackenna a dit que les pertes totales anglaises jusqu'à la date du 11 avril s'élevaient à 139.347 hommes.

Du côté Russe

L'ENNEMI TOUJOURS REFOULÉ

Pétrograd, 15 avril.

(Communiqué du grand état-major)

Près d'Ossowiez, le 14 avril, l'ennemi a tenté sans succès de progresser vers un court combat à la balustrade, se sont emparés de partis avancés tournant à notre avantage.

Dans les Carpathes, nous avons progressé quelque peu dans la région qui s'étend au nord du col d'Oujok et nous avons fait 20 prisonniers.

Nous avons repoussé nos attaques ennemies contre les hauteurs près d'Yavoro et au sud de Koziskow.

Pétrograd, 16 avril.

DANS LA PRUSSE ORIENTALE

Londres, 16 avril.

On mande d'Amsterdam que des milliers d'hommes de troupes ont été amenés à Königsberg ; on craint un renouvellement de l'offensive russe en Prusse orientale.

OSSOWIETZ ET LES EXPERTS MILITAIRES AMERICAINS

New-York, 16 avril.

Les experts militaires américains s'interrogent vivement à l'activité russe dans la région de Carpathes. Ils examinent les conclusions sur les dépêches officielles et sur les dépêches particulières des correspondants américains et sont d'accord pour déclarer que cette nouvelle activité pourrait bien signifier que les conditions militaires sont si satisfaisantes pour les Alliés pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

Les renseignements sur l'Inde que les Allemands cherchent à détourner l'attention russe des Carpathes, les estimant toujours que les opérations contre Ossowiez ont un intérêt primordial qui s'agisse d'une poussée effrayante en avant ou d'une débâcle à courte échéance.

La guerre avec la Turquie

DANS LA MER NOIRE

(Communiqué du service de la marine).

Pélagrad, 16 avril.

Le 15 avril, dans la mer Noire, nos torpilleurs, sur la côte d'Anatolie, ont détruit quatre vapeurs, deux chargés de charbon, et plusieurs voiliers. En outre, un duel d'artillerie a eu lieu entre nos torpilleurs et les batteries de Soungouak.

LE SULTAN ENVISAGE SON ABDICATION

Dégradat, 16 avril.

Un conseil de la dynastie impériale a eu lieu à Constantinople sous la présidence du sultan Mehmed V. On a discuté devant le conseil on a examiné surtout l'éventualité de la prise de Constantinople par les alliés et la nécessité de transférer la capitale à l'intérieur de l'Asie-Mineure. On a constaté avec amertume l'absence de l'impulsion marchande dans la capitale. On a vu le cours de la Turquie au moment où sa capitale risque de tomber entre les mains de l'ennemi.

Le prince héritier Youssouf-Izzeddine a blâmé en termes violents la politique d'aventures d'Enver Pacha et des Jeunes Turcs qui ont conduit le pays à la ruine. Le sultan, très accablé, a dit qu'il devait son avènement au trône aux Jeunes Turcs et à leur révolution, mais qu'il aurait préféré n'avoir jamais régné que de voir les malheurs que leur politique inexpérimentée et téméraire a valu au pays. Il a exprimé la résolution bien arrêtée d'abdiquer dans le cas où Constantinople étant en danger, le tronc et la capitale devraient être évacués. En s'adressant au prince héritier Youssouf-Izzeddine, il lui a dit qu'il serait heureux si le prince pouvait le succéder immédiatement.

Les autres membres de la dynastie impériale, ainsi que le cheik-ul-Islam, ont exprimé l'opinion que le moment n'était pas encore favorable pour ce changement, l'avènement au trône au prince héritier, l'abandon de la capitale devant être évité avant le commencement de graves complications intérieures.

UNE NOUVELLE ARMÉE TURQUE

Paris, 16 avril.

Le « Lloyd Ottoman » de ce matin, dit qu'un grand général ordonne la formation d'une cinquième armée des forces concentrées aux Dardanelles et aux environs et contre le commandement de cette armée au maréchal Liman von Sanders pacha, qui était commandant en chef de la première armée.

La Guerre Aérienne

Les Opérations des Avions

en Alsace-Lorraine

Bâle, 18 avril.

Mardi, au cours d'un raid, les avions français ont bombardé Villigen, Donsuevchen et Singen. Mercredi, après-midi, des reconnaissances d'aéroplanes français ont eu lieu dans la région de Mulhouse, à Bâle et Colmar. Vers la soir, un escadron de quatre avions a survolé Mulheim et Neubourg-en-Brigau.

NOUVEL EXPLOIT DE GARROS

Hasebroeck, 16 avril.

Après le lieutenant-aviateur Garros, hier, une poursuite opiniâtre a réussi à établir un sautoir à l'est de Meuse, entre Tressen et Armentières.

